

COMMUNIQUÉ DE PRESSE

EXPOSITION

SOUND UNHEARD

Du 13 septembre au 27 octobre

Vernissage en présence des artistes le jeudi 12 septembre à partir de 19 h

20h : performance *Mamagoto Mirror* de Miki Yui

Lawrence Abu Hamdan, Nina Canell, Moritz Fehr, Terry Fox, Rolf Julius, Christina Kubisch, Natascha Sadr Haghighian & Nicholas Bussmann, Mario de Vega et Miki Yui

Commissaires : Daniele Balit, Katharina Scriba, Anne Zeitz

En coproduction avec la Gaîté Lyrique et en coopération avec le Centre allemand d'histoire de l'art à Paris

Les œuvres réunies par l'exposition *Sound Unheard* se situent au seuil de l'audible et interrogent la mince frontière qui sépare l'imperceptible du perceptible, un espace déterminé non seulement par nos capacités auditives, mais aussi par une pluralité de facteurs sociaux, culturels, politiques et technologiques.

L'exposition met en dialogue les pratiques sonores fondatrices de Rolf Julius, Christina Kubisch et Terry Fox avec les œuvres plus récentes de Lawrence Abu Hamdan, Nina Canell, Moritz Fehr, Natascha Sadr Haghighian & Nicholas Bussmann, Mario de Vega et Miki Yui. Il s'agit d'explorer le champ de détermination de l'audible par des matérialisations de phénomènes qui demeurent inaudibles, non-entendus ou inouïs. Les œuvres de *Sound Unheard* se glissent dans les interstices de l'attention auditive pour sismographier les différents codages de l'inaudible à travers des transcriptions, des amplifications, des mises en résonance ou en vibration, et ce parfois jusqu'à en révéler des fissures et des éclatements.

Le spectre des fréquences que les œuvres révèlent se déploie entre passé et présent, sensible et politique, sens et sensation. La limite entre bruit et silence peut alors à la fois y signifier une forme d'étouffement de dissidences, un terrain d'opposition au brouhaha médiatique, tout comme un acte manqué de l'écoute – ce qui reste enfoui et ce à quoi nous n'avons pas prêté l'oreille.

L'inaudible et ses différents contextes sont abordés par des pratiques artistiques qui cherchent à en mesurer les enjeux politiques et sociaux, dans un registre qui va de la forme investigatrice-documentaire à celle, poétique, des sonorités discrètes et non-spectaculaires.



**GOETHE
INSTITUT**

Sprache. Kultur. Deutschland.

12 septembre 2019

**Nous remercions nos
partenaires :**



**mor
charpentier**

**Galerie Thomas Bernard
Cortex Athlétion**

kaufmann repetto



VISUELS PRESSE

Prière d'inscrire sur toute publication les données de l'artiste et le copyright.

CONTACT :

Katharina Scriba
Goethe-Institut Paris
Programmation artistique
17 Avenue d'Iéna
75116 Paris
Tel. +33 (0)1 44 43 92 51
Katharina.scriba@goethe.de

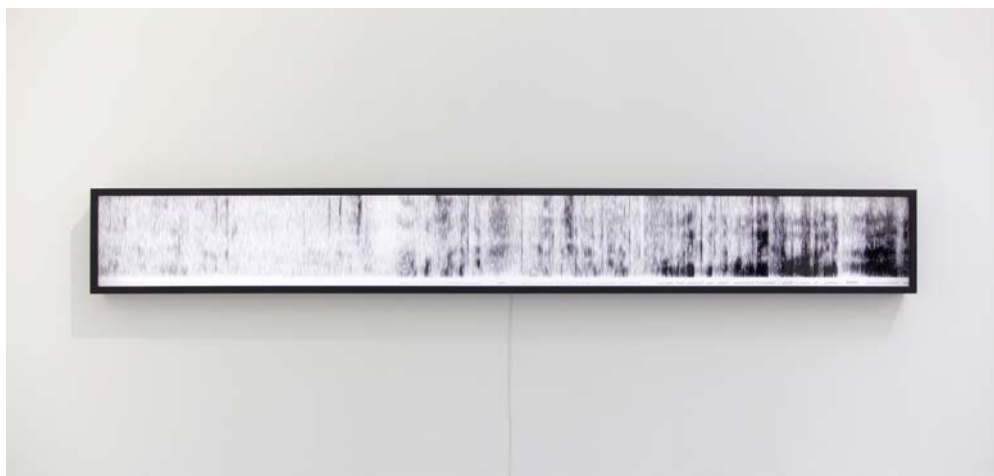
NOTICES DES ŒUVRES

LAWRENCE ABU HAMDAN

SAYDNAYA (THE MISSING 19DB), 2016

Tirage chromogène monté sur caisson lumineux
243 x 305 x 10 cm

Saydnaya (the missing 19db) documente, sous un angle auditif, les violences perpétrées à la prison secrète de Saydnaya située à côté de Damas en Syrie. L'œuvre fait partie d'une investigation menée en collaboration avec Amnesty International et le collectif Forensic Architecture. Partant de témoignages des quelques rescapés de la prison, Abu Hamdan recueille des données acoustiques (les prisonniers étant principalement plongés dans le noir) à partir desquelles il réussit à recomposer l'architecture carcérale, son environnement et les conditions de vie des prisonniers. Le nombre de personnes ayant trouvé la mort au sein de cette prison isolée et sous haute surveillance depuis la crise de 2011 est estimé à 13 000.



LAWRENCE ABU HAMDAN, SAYDNAYA (THE MISSING 19DB), 2016

Le caisson lumineux est constitué d'un ensemble de mesures en décibels qui témoignent d'une diminution de l'ambiance sonore à la suite de la violente répression ayant eu lieu dans cette enclave. Le niveau sonore des voix étant devenu, selon les témoignages, quatre fois moins important qu'avant les mouvements révolutionnaires. Cette baisse du niveau sonore, mesurée à 19 décibels, évoque pour Abu Hamdan autant la voix des souffrants que leur disparition : un moyen de les garder en mémoire et une preuve de leurs existences.

Lawrence Abu Hamdan est né en 1985 à Amman et vit actuellement à Beyrouth. Ses enquêtes auditives peuvent prendre des formes d'expertises juridiques et s'insèrent dans des projets collaboratifs et interdisciplinaires qui engagent des problématiques politiques et sociales. Abu Hamdan est nommé pour le Turner Prize 2019. Après la Biennale de Sharjah, il participe actuellement à celle de Venise.

NINA CANELL

THIN VOWEL, 2019

Câble en fibre optique
188 x 5 x 7 cm

Les sculptures de Nina Canell suggèrent des phénomènes de perte, d'érosion et de dispersion dans les infrastructures de transmission des signaux. Comme des reliques venues du futur, les éléments parcellaires présents dans ses œuvres conservent, par la fragilité de leur matière, le mystère des espaces-temps accélérés de notre époque. *Thin Vowel* (« voyelle subtile ») semble vouloir coaguler une impulsion parasite dans les hauts débits de vitesse et les très longues distances de transmission que le câble de fibre optique, dont elle est constituée, permet d'obtenir. Ces corps conducteurs, que l'on retrouve souvent au centre du travail de Canell, sont reconfigurés comme une morphologie de « textures relationnelles dans et à travers les objets ». Entre le tangible et l'intangible, le perçu et l'imaginé, ces corps subtils semblent laisser affleurer les modulations sensorielles à travers lesquelles sont codés leurs signaux.



NINA CANELL, THIN VOWEL, 2019

Née en 1979 à Växjö en Suède, **Nina Canell** vit et travaille à Berlin. Son langage sculptural explore depuis plus d'une décennie la dimension infra-tangible de phénomènes énergétiques et leur transmutabilité avec la matière par des formes qui vont de l'organique au synthétique. L'artiste a participé à de nombreuses expositions collectives, dont les biennales de Venise, Sydney, Lyon et Liverpool. Ses expositions personnelles récentes ont été présentées entre autres dans les lieux suivants : le Staatliche Kunsthalle de Baden-Baden (2019), le Kunstmuseum de Saint-Gall (2018), The Artist's Institute de New York (2017), le Centre d'art contemporain d'Ivry – le Crédac à Paris/Ivry-sur-Seine (2017).

MORITZ FEHR

COLOSSEUM, 2015

Film stéréoscopique 3D, diffusion sonore Ambisonics Surround Sound

Le film *Colosseum* documente une mine d'or, d'argent et de cuivre, située dans le désert de Mojave en Californie et abandonnée depuis 1993. Ancien site d'extraction de matières premières utilisées pour les câbles et appareils informatiques (ordinateurs, disques durs, téléphones mobiles), cette mine a transformé le territoire de manière emblématique à l'ère de l'anthropocène sous l'emprise des technologies de communication, d'échange et de stockage de données.



MORITZ FEHR, COLOSSEUM, video still, 2015

En emmenant le spectateur à l'intérieur de la mine par des mouvements circulaires de la caméra, *Colosseum* rapproche ce paysage contemporain des représentations de lieux infernaux peints par Botticelli ou décrits par des poètes comme Dante et Virgile. Le chœur de l'enfer de Dante et Virgile est alors transformé en crissements et bourdonnements générés par les champs électromagnétiques d'ordinateurs que l'artiste a enregistrés. À ces bruits sont superposés des enregistrements de l'ambiance sonore des alentours de la mine ainsi qu'un effet auditif créant la perception d'une chute perpétuelle (connue sous le nom de gamme de Shepard) qui, en contrepoint au mouvement circulaire de la caméra, participe à faire éprouver une sensation de descente aux enfers.

Moritz Fehr est né en 1981 à Dortmund ; il vit actuellement à Berlin. Ses œuvres se basent sur la transformation perceptive des espaces dans lesquels elles se situent, ou sur la reconstruction d'environnements à travers des images stéréoscopiques et ambiances sonores. Son travail a été présenté notamment au Isabella Stewart Gardner Museum (Boston, 2017), au Humboldt Forum (Berlin, 2018) ou encore au Velaslavasay Panorama (Los Angeles, 2019), lieu pour lequel il a réalisé une installation permanente.

TERRY FOX

BERLIN WALL SCORE, 1982

Dessin et texte, crayon et feutre sur papier (fac-similé)

45,2 x 49,7 cm



TERRY FOX, BERLIN WALL SCORE, 1982

Au début des années 1980, au cours d'une résidence artistique dans l'ancien secteur ouest de la ville, Terry Fox s'intéresse au mur de Berlin – tout près de son atelier – qu'il observe et analyse afin d'en retracer les particularités topographiques et de traduire sa structure en une « géographie audible ». Ces recherches seront à l'origine d'un ensemble de pièces intitulé *Berlin Wall Scored for Sound*. Il s'agit de dessins retraçant la forme en zigzag

du mur et la manière dont elle s'insère dans la ville, d'une installation autour d'une corde de piano, ainsi que d'une œuvre sonore qui a été éditée sous forme de vinyle. Fox y donne notamment à entendre des sons d'un hélicoptère militaire tournant autour de son lieu de résidence et l'ambiance sonore du quartier enregistrée depuis sa fenêtre. *Berlin Wall Score*, ici exposé, transcrit les formes du mur dans et autour de Berlin et indique différents segments que Fox isole et redessine dans une autre série de dessins qui seront conçus en tant que partitions. Ces différentes pièces rendent tangibles les tensions de la guerre froide, les effets de la séparation de la ville et sa perception toujours parcellaire et individuelle.

Terry Fox (Seattle, 1943 – Cologne, 2008) a travaillé depuis les années 1960 à partir de gestes et de sonorités, ainsi que du langage sous différentes formes : sculpturales, performatives, installatives et vidéo, questionnant la fragilité physique et perceptuelle. Ses œuvres ont fait l'objet de plusieurs monographies et d'expositions internationales. Il a participé notamment à la Biennale de Venise de 1984, à la documenta 8 de Cassel de 1987 et à la Biennale de Sydney de 1990. En 2016, une exposition a été consacrée à son travail à l'Akademie der Künste de Berlin.

ROLF JULIUS

Orange Cello (Sound Cooking), 1984/2017

Deux haut-parleurs, peinture aérosol, amplificateur, magnétophone, pigment

Yellow Music Spot, 1984

Deux haut-parleurs jaunes, amplificateur, lecteur de CD

(Untitled) Klänge die warten, 1982

Encre, papier, crayon

21 x 29,7 cm



ROLF JULIUS, *Yellow Music Spot*, 1984

Depuis les années 1970, Rolf Julius explore, par des formes graphiques, sculpturales ou performatives, des sonorités fragiles et discrètes. Ses installations décortiquent l'acte de l'écoute et font état de la composition en mêlant divers éléments sonores et visuels afin de déployer une poétique très personnelle de l'expérience sensible. Dans *Orange Cello (Sound Cooking)* et *Yellow Music Spot*, des éléments comme haut-parleurs, les câbles électriques et les amplificateurs sont révélés comme partie intégrante de l'objet sculptural dans l'espace d'exposition, participant à l'expérience perceptuelle proposée par Julius. L'une des œuvres est accrochée dans une zone en haut du mur, l'autre est suspendue par ses

propres câbles électriques : toutes deux datent des années 1980 et donnent à entendre des micro-tonalités tout en évoquant des gestes et actions minimes. « Des sons qui attendent, des timbres qui perdurent, de la musique qui s'effrite », tels sont les termes de la partition datée de 1982 et exposée dans le cadre de *Sound Unheard*. Elle témoigne de la manière dont Julius n'a cessé de mettre en valeur ses *small sounds* en relevant l'importance de la perception de ce qui est à peine visible, presque effacé ou au seuil de l'audible.

Né dans le nord de l'Allemagne, **Rolf Julius** (1939-2011) a été l'une des figures prééminentes des arts sonores contemporains. Il a toujours maintenu une autonomie et une distance par la constellation d'éléments tant visuels que sonores autour desquels se développe son langage : pigments, poudres, pierres, métal, plaques de verres, membranes de haut-parleurs, circuits électriques – une « musique pour les yeux », comme il préférait l'appeler. À partir des années 1980, Julius a réalisé de nombreuses installations pour des musées et galeries aux États-Unis, au Japon, en Europe et au Canada.

CHRISTINA KUBISCH

Electrical Walks Paris, 2003 - (version Paris 2019)

Promenade sonore, cartographie et dessins

Depuis les années 1970, Christina Kubisch questionne la présence des champs électromagnétiques générés par des réseaux électroniques qui nous entourent. Si, d'abord, elle en fait l'élément constitutif de ses installations sonores dans les années 2000, elle s'intéressera ensuite davantage à leur omniprésence dans l'espace urbain contemporain. Elle se consacre ainsi aux *Electrical Walks*, des parcours qui proposent d'explorer ces émanations inaudibles de la ville. L'inaudible est pour Kubisch à la fois matière et sujet, à la double signification suggérée par le terme anglais *matter*. En effet, ces matérialisations acoustiques des champs électromagnétiques offrent également la possibilité d'interroger le rôle de l'électricité et des fréquences vis-à-vis des réseaux numériques à travers lesquels se structurent les domaines de la finance, de la sécurité ou de la communication.

Electrical Walks Paris, réalisée dans une version inédite à Paris dans les 3^e et 4^e arrondissements, sera présentée par la **Gaîté Lyrique** dans le cadre du projet *Inaudible Matters* en partenariat avec *Sound Unheard*.



CHRISTINA KUBISCH, *Electrical Walks Paris*, 2003
(version Paris 2019)

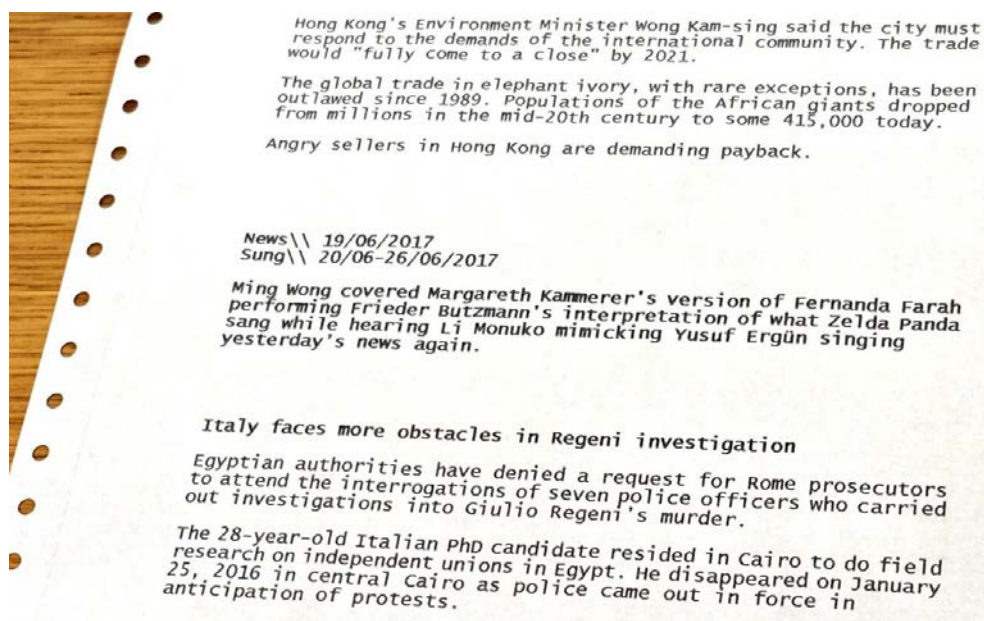
Christina Kubisch (née en 1948 à Brême, vit à Hoppegarten en Brandebourg) se concentre depuis une quarantaine d'années sur la perception de phénomènes inaudibles et invisibles. Elle développe dans les années 1970 des œuvres performatives avant de se tourner vers des formes installatives reposant souvent sur la traduction sonore de champs électromagnétiques, mais intégrant également des éléments luminescents. Parmi ses expositions récentes figurent celles au Museum of Modern Art de San Francisco (2017) et au Musée des beaux-arts de Rennes (2019).

NICHOLAS BUSSMANN NATASCHA SADR HAGHIGHIAN

Singing Yesterday's News Again, 2017

Installation sonore multicanaux, document imprimé

Singing Yesterday's News Again est une œuvre sonore qui repose sur le principe d'une interprétation vocale décalée des actualités. Différents chanteurs interprètent un extrait du journal de la veille – formant un chœur en variation permanente. L'œuvre a été réalisée à l'origine pour être diffusée pendant sept jours lors d'une émission radiophonique sur Savvy Funk de la documenta 14 en 2017. À partir du premier chanteur qui avait chanté le journal de la veille, chaque jour, une nouvelle interprétation par un autre chanteur a été superposée à la précédente. Dans l'installation présentée au Goethe-Institut, les sept voix se superposent jusqu'à se confondre toutes les demi-heures. Les mots et phrases issus du journal – chargés de sens par les événements et les conflits dont ils traitent – deviennent ainsi inaudibles, laissant place à l'écoute des timbres et intonations qui se mélangent au fur et à mesure. Bussmann et Sadr Haghighian déjouent la temporalité et les modes d'attention liés aux stratégies médiatiques. Par les chants répétitifs et décalés, ils créent une interprétation à la fois singulière et collective, intuitive et protocolaire de l'actualité.



NICHOLAS BUSSMANN et NATASCHA SADR HAGHIGHIAN, *Singing Yesterday's News Again*, vue de l'installation, détail, 2017

Née très probablement au milieu des années 1960, **Natascha Sadr Haghighian**, ou Natascha Süder Happelmann selon le pseudonyme adopté à l'occasion de sa participation à la Biennale de Venise où elle représente actuellement l'Allemagne, sème le doute quant à ses éléments biographiques. Ses projets sont souvent constitués de contributions collectives qui déterminent autant le concept que la forme de ses pièces autour de questionnements sociopolitiques comme les mouvements migratoires ou l'économie militaire. En 2014, Sadr Haghighian a créé la plateforme d'échange de CV bioswap.org en tant que

questionnement du système de capitalisation monétaire des données biographiques artistiques.

Nicholas Bussmann est un musicien, compositeur et artiste allemand, né en 1970 à Berlin où il vit actuellement. Son travail repose sur des improvisations protocolaires et des structures de jeu. Ses *Durational Performances* ont été exposées à Berlin, Shanghai, Porto et Milan entre 2014 et 2018. Une exposition personnelle de son œuvre a récemment été présentée au Taxispalais Kunsthalle Tirol (2018). Il collabore régulièrement avec Lucile Desamory, Martin Brandlmayr et Natascha Sadr Haghighian et réalise également des compositions pour des productions cinématographiques et radiophoniques.

MARIO DE VEGA

ABSENTIA, 2012-2019

Tirage photographique

111 x 152 cm

En 2013, Mario de Vega fait réaliser une cloche dans la région de Zacualtipan de Ángeles au Mexique. Il s'agit de l'une des dernières régions où le bronze est encore travaillé pour en faire des cloches de manière traditionnelle. D'un diamètre de près d'un mètre et d'un poids de 600 kg, la cloche – privée de son battant – est finement ornée et exposée une première fois à Mexico City en 2014. La même année, l'artiste missionne deux frères artisans-bronziers pour détruire la cloche avant même qu'elle n'ait sonné une seule fois. Pendant 18 heures, la destruction en 32 morceaux se fait par divers moyens et techniques : masses, feu, chute. En 2016, les morceaux sont enterrés à des endroits spécifiques qui se trouvent sur des cercles dessinés par l'artiste sur la carte de la capitale mexicaine, telles des lignes de propagation sonore. L'ensemble des morceaux disséminés sous terre à travers la ville devient pour Mario de Vega une installation permanente, invisible et inaudible. De la production au dispersement, le processus est documenté à travers une collection d'images réunies en une grande frise photographique, l'une des formes que Mario de Vega donne à ce projet.



MARIO DE VEGA, ABSENTIA, détail, 2012-2019

Mario de Vega est né en 1979 à Mexico City, il vit et travaille entre Mexico City et Berlin. Artiste et musicien, ses projets explorent les seuils de la perception – allant d'infrasons aux effets visuels et sonores d'explosifs – à travers différentes formes souvent interconnectées : concerts, actions, installations, ouvrages et enregistrements. Membre du projet P-Node, il collabore régulièrement avec des artistes et musiciens pour ses projets au long cours qui ont été présentés récemment au OTOOTO à Tokyo (2019) et Das Weisse Haus à Vienne (2019).

MIKI YUI

Mamagoto - Mirror, 2011

Miroir, tasse cassée, marbre, lecteur audio, 28 x 28 x 15 cm

Comme une archéologue de l'inaudible, Miki Yui explore les couches temporelles laissées par les événements sonores, explorant cet espace que les gestes, les actes, les accidents sonores créent entre passé et futur dans l'expérience vécue. Le terme *mamagoto* en japonais se réfère à l'imitation, et en particulier à un jeu d'enfant qui imite les pratiques culinaires des adultes (« *mamma* » veut dire nourriture en japonais, et en particulier le riz, alors que « *goto* » signifie la chose, l'acte).



MIKI YUI, *Mamagoto - Mirror*, 2011

La série *Mamagoto* de Miki Yui est ainsi réalisée à partir de matériaux trouvés, utilisés afin de les transformer et en explorer des états différents. Si l'œuvre commence par une performance où l'artiste imite des actions et gestes comme celle de cuisiner, ou d'une table de divination (par exemple dans la version *Mamagoto - Mirror* présentée au Goethe-Institut), l'installation détourne ensuite des sons enregistrés pendant la performance, sans exclure l'environnement sonore de l'espace. L'œuvre documente ainsi une portion de temps et d'espace, selon les propos de l'artiste. Le son enregistré et mis en boucle par l'installation devient alors « *mamma* » de la nourriture pour notre imagination ».

Artiste, musicienne et compositrice, **Miki Yui** est née à Tokyo et habite à Düsseldorf depuis 1994. Son œuvre, au croisement de la musique, de productions radio, du dessin et d'installations, a été exposée en Asie tout comme en Europe, et récemment en Amérique Latine (El Museo de Arte Universidad Nacional, Bogota). Son sixième album *MILLS* a été édité en 2018 (cuspeditions, Manchester). *Mamagoto* a été présentée récemment sous forme de performance au Kunstpallast de Düsseldorf (2018), où elle a également fait l'objet d'une exposition personnelle au centre RAUM für KUNST en 2018.